

## Être marsouin ou ne pas être

Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, L'Hexagone, 1985; 435 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31055ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Beaudoin, R. (1986). Être marsouin ou ne pas être / Pierre Perrault, *De la parole aux actes*, L'Hexagone, 1985; 435 pages. *Liberté*, 28(4), 100–106.

RÉJEAN BEAUDOIN

## ÊTRE MARSOUIN OU NE PAS ÊTRE

*Pierre Perrault, De la parole aux actes, L'Hexagone, 1985;  
435 pages.*

*... je n'appartiens pas à l'écriture  
mais à la parole épineuse...*

Quelque chose a flanché, semble-t-il, dans la pratique collective qu'un titre s'efforce de jalonner. *De la parole aux actes*, de Pierre Perrault, rassemble à peu près quinze ans d'écriture, puisque les essais recueillis ici s'échelonnent de 1966 à 1979. Quinze années décisives et marquantes, en dépit de l'empressement qu'on voudrait mettre à les oublier, à tourner la page sur la rature d'une occasion qui ne va pas repasser dans le siècle où nous sommes, c'est-à-dire dans les quinze ans qui viennent. La récolte de ces quelques pierres blanches semées derrière lui par le poète et le cinéaste garde un goût bien amer au lendemain d'un rêve commun qui avait promis de prendre chair et os de père en fils.

Eponger encore une fois à notre front la noble sueur de l'indignation nationale, voilà ce dont je ne suis quant à moi plus capable. C'est dire que la lecture de ce livre m'a mis à rude épreuve. J'aurais voulu passer outre à ce bilan, partir sans demander mon reste ni m'en porter plus mal, m'excuser, s'il le faut, d'une juste lassitude, brûler ma honte et mon pourpoint sans agiter le leurre d'aucun drapeau. J'aurais

souhaité au moins, en cas de nécessité, que l'exercice fût bref, l'oraison sobre, la messe expéditive. Mais 435 pages de ce calice! C'est une chanson de geste! On dirait un chevalier en armes contre les joyeux troubadours, à moins que ce soit la colère de Jupiter contrefaite par Prométhée. Je croyais l'heure passée de ce désespoir anthropologique où le nabot chausse les cothurnes pour dire son fait au nabab. Et dire que cet accoutrement nous a fait tenir quinze ans l'affiche sur la scène tragique du monde! C'en est trop. Mais je m'emporte et il faut commencer plutôt par le commencement. Voilà ce que c'est que de courir après le galop «joualeresque» d'un discours emballé. Je veux d'abord parler du travail d'édition qui nous vaut cette épopée de la démanche.

Ces innombrables pages sont jetées au lecteur sans autre introduction qu'une «Note de l'Auteur» de quatre lignes qui justifie l'ordre chronologique des textes selon la date de la première parution. Chaque titre particulier appelle généralement un bref commentaire de mise à jour en caractères gras ainsi qu'une mention sous astérisque de son prétexte circonstanciel. Les références nombreuses au contexte immédiat du texte reproduit ne sont jamais systématiquement livrées au lecteur du recueil qui ignorerait, par exemple, l'œuvre cinématographique de l'auteur, les héros qu'il a immortalisés à l'écran, l'histoire de la navigation fluviale ou la teneur du Testament politique de Félix-Antoine Savard. Je sais bien que de telles informations sont en partie la responsabilité du lecteur, aussi essentielles puissent-elles être à la lecture du texte. Aussi je ne réclame pas une édition scolaire, encore moins une édition critique. Je prétends seulement que la discrétion excessive de l'appareil éditorial dérobe au texte des éléments indispensables à son intelligence ou parfois même joue à cache-cache avec le lecteur, l'invitant à combler des silences énigmatiques. Par exemple, le dernier texte du recueil, «A propos de «La mort dans l'âme», est le seul à ne porter aucune mention de date, ce qui laisse supposer que c'est un inédit, supposition qu'il faut étendre logi-

quement au texte qui le précède, «La mort dans l'âme», puisque «A propos de 'La mort dans l'âme'» élucide rétrospectivement la question. Je ne fais pas que chercher la petite bête, mais j'essaie de dire qu'une présentation systématique et peut-être surtout un choix des principales pièces de la rétrospective, auraient eu le double avantage de mettre les textes en perspective tout en les détachant des circonstances diverses de leur première inspiration, sans compter le profit certain d'amincir l'obésité de l'ensemble, de sabrer dans les redites et de servir la lisibilité de l'ouvrage au lieu de chercher à conserver l'intensité ponctuelle de ses composantes. Au lieu de cela, on a opté pour une franche inflation verbale que je voulais croire inhérente au genre détestable du roman, mais il me faut bien me rendre à l'évidence que c'est l'équivalent d'une sorte de loi de la gravité livresque qui laisse choir dans les vitrines des libraires la pesanteur de tels pavés.

A y regarder de plus près cependant, il s'agit peut-être moins de redondance que de recouplements appuyés, d'assauts répétés sur la même fibre nerveuse, de coups de bélier dans une porte battante. C'est mettre les grandes orgues aux mots d'une comptine; c'est prendre le mélodrame familial pour la tragédie grecque; en un mot, c'est forcer sa voix. La raquette de babiche crie vengeance au skidou. La chanson du four à pain geint contre le four micro-ondes et l'envie me reprend de quitter la sacristie avant *l'ite missa est*. On aurait pu sauver la cérémonie au sacrifice de quelques simagrées. Mais de quoi parlait le prédicateur à l'heure du prône? Il faut en venir au nœud de la question.

Au commencement était la littérature, mes frères, qui, pour méfait de trahison de la parole humaine, s'est vue préférer le cinéma de notre vérité, le texte inédit des hommes sans écriture et la parole vive de notre extrême pauvreté. «Comment faire porter la toge romaine ou la jupette athénienne à un peuple de bûcherons?» (p. 13), se demande Perrault à la lecture de Savard. Le cinéaste serait donc né de ce

refus de l'écriture qui «se nourrit d'écriture et n'a que faire de tant de villages consacrés à la parole vive» (p. 17). Contre les romans qui «ont contourné les villages pour se situer carrément dans le roman, c'est-à-dire nulle part» (p. 17), la caméra et le magnétophone vont élire une île d'humanité intégrale en plein courant du fleuve populaire. «Je voulais sortir de la fiction une bonne fois pour toutes» (p. 62). Et pour aller où? Dans les mots du meunier en habit de farine et dans la parole des capitaines. A la bonne heure. J'y applaudis le tout premier. Mais pourquoi faut-il que ces mots-là soient «réels», alors que mes applaudissements seraient «littéraires»? Perrault met une sorte de point d'honneur à nier l'artiste qu'il est (et de quelle imposante stature) au profit des créatures qu'il a engendrées et dont il aimerait nous faire croire qu'elles sont ses véritables géniteurs et les nôtres. Je ne nie pas qu'Alexis, Léopold et les autres soient des hommes admirables, mais enfin, sans l'objectif de la caméra qui les enfante, ils n'existent pas plus que vous et moi. Je ne comprends pas davantage comment un écrivain qui fait vœu de non-littérature peut se réclamer en même temps de la descendance de Jacques Cartier, car le Malouin nous a, lui aussi, donné naissance sur papier, bien plus qu'en traversant l'Atlantique sur trois navires, ce que tous les marins d'Europe savaient faire depuis des lustres avant lui.

Le film et le texte de Perrault s'effaceraient d'eux-mêmes, s'il fallait l'en croire, pour se faire citation intégrale d'Alexis, de Laurent, de Joachim devenus tout à coup porteurs d'une plume ou d'une caméra symboliques capables de réfléchir l'identité manquante à mes lettres mortes et à mes images made in USA. Et c'est Alexis-Laurent-Joachim qui raconterait tout seul la merveilleuse histoire d'un peuple accouplé dans la mer avec le marsouin, grâce à Jacques Cartier. Tout cela est fort beau et j'y souscris encore en lisant ce magnifique «Discours sur la parole», comme je le faisais devant les séquences tournées à l'île aux Coudres, mais il me gêne d'être sommé de croire que c'est là l'effet naturel d'une réalité qui s'of-

fre à moi de la sorte, et non pas l'illusion savante d'un art que j'admire parce qu'il mime la parole populaire. Je crois comprendre la visée qui se glisse dans cette argumentation. Il s'agit d'un passage du local au global proposé par le discours de l'artiste sur son œuvre. Le créateur postule l'unanime dissidence inspirée par le modèle de son héros. La résistance héroïque des insulaires au «règne du jour» est citée en exemple à la quête d'identité collective. Mon admiration pour Alexis se referme comme un piège: ce n'était pas un homme comme un autre, mais mon père spirituel avec l'austérité de sévères devoirs à prescrire. Me voilà fils de Menaud, moi qui me croyais frère de Savard.

Il y a là une méprise assez grosse qui parcourt tout le trajet *De la parole aux actes* et qui risque de défigurer le poème en sparage. C'est le mirage auquel cède le poète emprisonné dans ses propres images. Cela est tout à fait typique de quinze ans de délire à la remorque du soi-disant texte national. Et c'est justement par là que Perrault se rapproche d'une littérature qu'il prétend avoir récusée. Il est en plein territoire imaginaire, ce nouveau pionnier du Royaume, mais il n'en démord pas: il réaffirme à toutes les pages qu'il nous parle du monde où nous sommes. Car enfin, Hauris Lalancette ou Marie Tremblay ne sont pas moins fictifs (et c'est pour cela qu'ils sont vrais) qu'Achille et Pénélope. Quel est ce besoin de Perrault de vouloir nous convaincre que ses créatures sont les véritables auteurs d'un poème dont nous ne serions tous que les personnages? Je tiens en tout cas à me démarquer de cette généreuse confusion dont nous ne semblons vouloir revenir pour aucun référendum. La guerre des mots est le luxe des vainqueurs. Et tout le reste ressemble au fantôme de l'abbé Casgrain. L'artiste qui s'entête à confondre le plancher des vaches avec les matériaux qu'il dispose à sa guise pour leur donner forme dans l'imaginaire, ne peut aboutir qu'au grenier du Royaume, qui n'est pas seulement dans les photos-couleurs de *Décormag*, mais plutôt dans la culpabilité mauvaise qui nous accable d'avoir

lissé mourir l'Abitibi. Maître dans sa cuisine ou valet à Ottawa? tonne la voix de notre conscience. Pèlerin de la boîte à lunch ou seigneur d'une forêt d'épinettes noires? Boire la bière des autres ou boulangier son pain? Nous avons choisi la mauvaise part, mes frères, et renié nos pères. Le sang de la mémoire nous en demandera compte au jour du Grand Ecran. Etre marsouin ou ne pas être. Telle est la question.

On ne me fera pas monter dans ce bateau-là au nom des vieilles amarres qui pourrissent de fidélité, sur l'air de «Pardonnez-moi, mon père, car je vais vous frapper», couplet biblique de l'enfant prodigue accommodé aux polémiques de nos journaux prosaïques. Je parle de cette réplique de Perrault à Savard, faite au nom de Menaud et rejetant le testament politique du poète de Charlevoix. Que de mots contournés pour dire la même craintive complicité, la frileuse unanimité de la tribu! Deux positions qui ne s'affrontent que pour ne pas s'embrasser. Il y a dans tout ce tapage un vide terrible, une absence d'alternative, un défaut d'idées. De la littérature, encore et toujours.

L'obligation de faire trente-six choses en même temps, au lieu du beau loisir de la morte saison, l'énervement, la hâte de gagner du temps, la course contre la montre, voilà notre terre en friche et notre très pauvre héritage: c'est le lot avec nous de toute la galaxie. Nos pères avaient un fleuve et nous voilà à la mer, sur un vaisseau d'humanité. Chercheurs traditionnels de différences, cultivateurs de toutes isles, pêcheurs de certitudes, nous avons récolté un village que nous n'avions pas semé: global, planétaire et rongé de perplexités. Les contours en sont plus vastes que l'ancien tré carré et la seule redevance à la mémoire des pères est d'occuper notre champ magnétique aussi magistralement qu'ils ont ensemencé leurs trente arpents et navigué leur fleuve. C'est là surtout ce que je retiens de l'aventure, et elle est riche de sens, de Pierre Perrault. Je lui sais gré de nous avoir retrouvé une mémoire, ce qui est affaire d'imagination bien plus que de généalogie. Les os de notre passé sont secs. Je refuse de prendre l'image reconstituée de

la continuité ancestrale pour le refuge institué d'une patrie. Ce vin-là nous a trop enivrés. Tous les crus du terroir me répéteront désormais la sobre maxime de l'embouteilleur: la modération a bien meilleur goût.